

n'est propre qu'à gâter l'esprit et le cœur, et qu'on ne devrait la trouver dans aucune maison honnête.

Mais les mauvais livres sont la plaie du XIX^e siècle, et déjà notre pays en est infesté. C'est presque prêter au ridicule, devant une foule de gens, de dire qu'on a jamais ouvert Pigault-Lebrun, Eugène Sue, Musset, Paul de Kock, Henri Mürger, ou George Sand. Le moindre adolescent s'en permet la lecture.

Ces jours derniers, un jeune homme m'est venu demander les *Mystères de Paris*. Et comme je lui objectais que ce roman est immoral, que les turpitudes du fond ne peuvent être dépassées que par la bassesse abjecte de la forme; qu'il n'y a aucun profit à l'étudier pour se rendre habile dans l'art d'écrire, et qu'on n'en peut retirer que de mauvais fruits.

"Mais, s'écria-t-il, je vous assure que ces lectures ne font aucun mal, je laisse ce qu'il faut laisser, et il est bon de se rendre compte soi-même de ces choses-là!"

Telle est la réponse à toutes les objections contre le mauvais livre. On veut voir et juger de ses propres yeux. L'Eglise a prononcé son jugement, jugement accepté non seulement par les dévots, mais par tous ceux qui respectent la morale, qui aiment l'honneur de la famille; qu'importe, ce jugement, est soumis à la révision d'un imberbe, souvent incapable de résoudre le plus simple question de grammaire, et dont les notions du bien et du mal sont très-embrouillées.

Ainsi l'exige la loi du libre-examen maintenant prônée et suivie partout. Pour s'y conformer sans honte, on s'abrite derrière des sophismes ridicules, qu'on développe avec emphase, sans pouvoir y croire soi-même. Non, on n'y croit pas. Il est impossible de se faire illusion à ce point.

Comment ce jeune étudiant, ce commis de vingt ans qui se plonge dans les lectures les plus malsaines, qui, pendant des semaines, se nourrit l'imagination d'aventures romanesques où sont peints sous des traits séduisants et presque divinisés ses propres penchants, comment trouverait-il la force de résister? Comment restera-t-il froid devant le tableau de voluptés entraînant que son âge, que son cœur le portent déjà à désirer?

A peine l'en croirais-je capable si je voyais en lui les simples appétits d'un enfant dans un corps aussi usé que celui d'un vieillard.

Non, il n'a pas cette force d'âme dont il ose se vanter. Certes, ce n'est pas à cette époque de la vie où il est dévoré de mille convoitises et sans cesse tenté non moins par son imagination que par ses sens, que l'homme résistera à l'influence du mauvais livre.